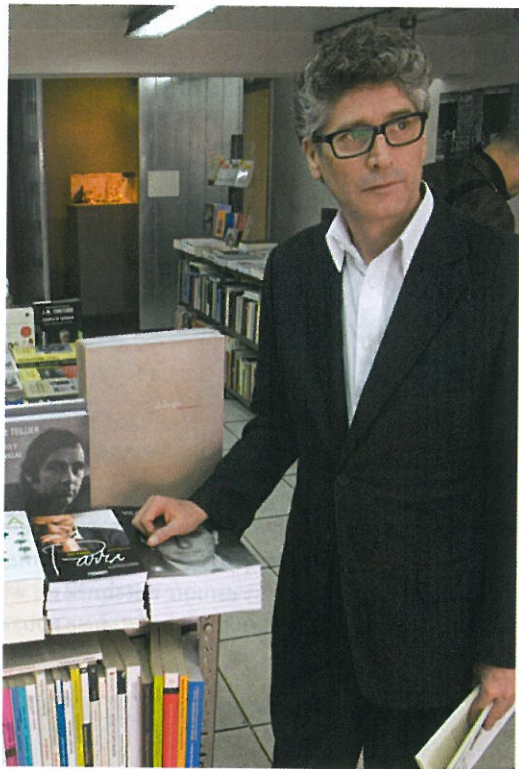


Au cœur du Santiago littéraire

De Galo Ghigliotto Photographies de Alejandro Gálvez



Dans le numéro de septembre 2011 du *National Geographic Traveler*, j'ai découvert que Santiago a été élue parmi les dix villes les plus littéraires du monde. La nouvelle m'a flatté. En tant qu'écrivain et éditeur chilien, je sens que je fais partie d'une tradition ancienne – avec Gabriela Mistral, premier Prix Nobel de littérature d'Amérique latine en 1945, suivie de Pablo Neruda en 1971 –, mais aussi actuelle, alors que la ville continue d'être en effervescence avec ses écrivains, ses poètes et ses activités dédiées à l'écriture.

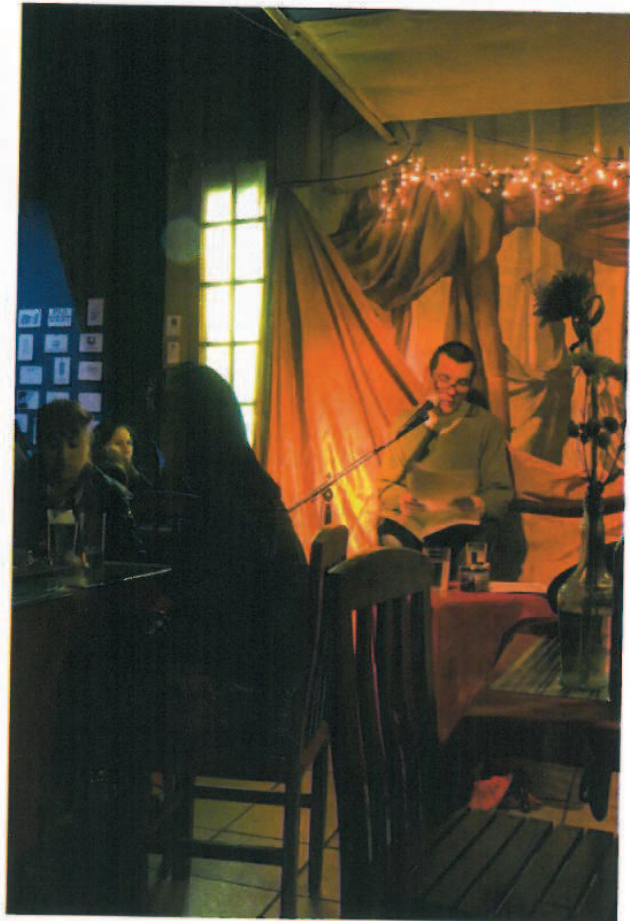
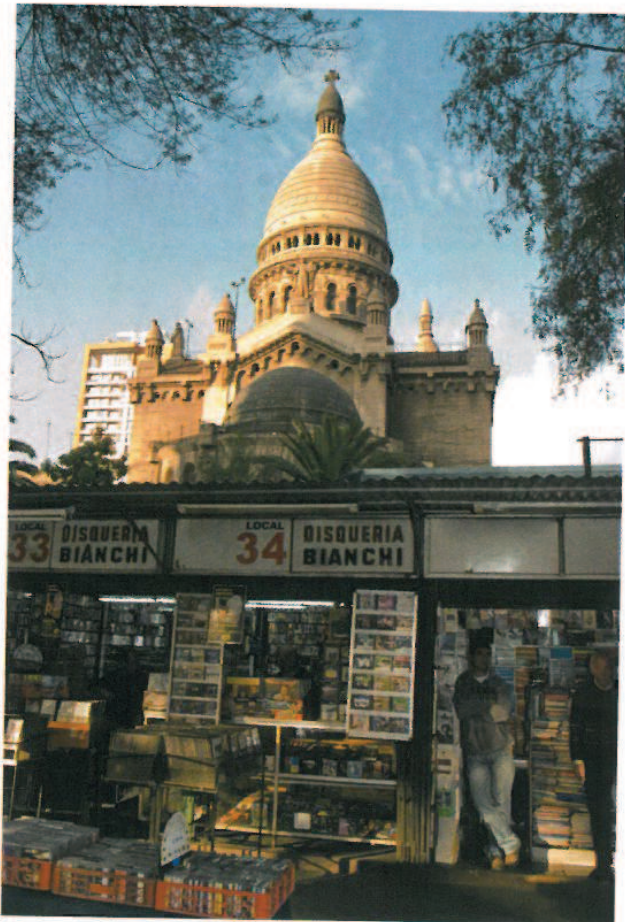
J'habite près de La Chascona, qui fut la maison de Pablo Neruda à Santiago et dans laquelle ont parfois lieu des

présentations de livres ou des lectures de poésie. Dans cette demeure, Neruda faisait étalage de sa passion de collectionneur : les intérieurs étaient décorés de figures de proue, de statuette rapportées du monde entier, de vaisselle excentrique, de peintures d'artistes et amis célèbres – comme le portrait de sa dernière épouse, Matilde Urrutia, réalisé par le Mexicain Diego Rivera...

En poursuivant mon chemin, j'arrive au Café littéraire du parc Bustamante. Entouré d'araucarias et de bassins, c'est l'endroit idéal pour se concentrer et avancer rapidement dans sa lecture ou son écriture. Lorsque j'ai fini, je pars à la recherche de nouveaux livres.

La Chascona (à gauche) est l'ancienne maison du Prix Nobel Pablo Neruda. Le poète Sergio Parra (à droite) gère la librairie Metales pesados.

LA CAPITALE CHILIENNE OFFRE UN VISAGE ÉDITORIAL INATTENDU. UN JEUNE AUTEUR NOUS GUIDE DANS LES COULISSES D'UN UNIVERS POÉTIQUE.



Derrière la Plazoleta de los librerías (à gauche) se trouve l'église de los Sacramentinos, achevée en 1931. Chaque vendredi, au bar Chancho Seis (à droite), ont lieu des lectures de poésie.

Mon premier arrêt se fait à Metales pesados, librairie incontournable pour tout amoureux des lettres visitant le Chili. J'y entame une discussion avec le poète Sergio Parra, dont le patronyme évoque les légendaires artistes Violeta Parra (musicienne folk) et Nicanor Parra (poète et « antipoète », selon son expression).

À l'occasion, je passe voir César Soto Gómez, poète et propriétaire de la librairie América del Sur, dans la rue Merced, au cœur du quartier Lastarria. Il possède dans ses rayons des éditions anciennes et très rares.

Non loin, sur l'avenue Alameda, se dresse le bâtiment érigé en 275 jours par le gouvernement de Salvador

Allende pour héberger le siège de la conférence des Nations unies sur le commerce et le développement en 1972. L'année suivante, après le coup d'État de Pinochet, le lieu a été converti par les militaires en un sinistre centre d'opération, l'Édifice Diego Portales. Depuis 2010, sous l'impulsion de l'ex-présidente Michelle Bachelet, il abrite le Centre Gabriela Mistral (GAM), en honneur à la poète chilienne, effigie des billets actuels de 5000 pesos. Décédée en 1957, Gabriela Mistral avait été l'institutrice de Neruda au début du xx^e siècle.

Le GAM est un gigantesque espace culturel dédié aux arts scéniques, mais il accueille également la librairie



Cautiverio Feliz, qui vend exclusivement des livres d'auteurs chiliens et/ou publiés au Chili. C'est là que travaille le jeune poète Christian Aedo, avec qui nous avons l'habitude de commenter les derniers livres parus.

À l'heure du déjeuner, je marche jusqu'au Paseo Ahumada, mon lieu de prédilection dans Santiago parce qu'il s'agit de l'artère la plus commerçante et émotionnelle de la ville. Elle a inspiré le poète Enrique Lihn (1929-1988), auteur de l'ouvrage *El Paseo Ahumada* (1983), dans lequel apparaissent divers

personnages, comme le Pingouin qui, en échange d'une pièce, joue sur une batterie faite de boîtes en carton.

Près de là, la rue Nueva York, où se situe la Bourse de Santiago, a servi de décor au célèbre *El socio*, de Jenaro Prieto (1889-1946). Dans ce roman de 1929, année de crise financière, un investisseur peu scrupuleux se dédouble en un personnage né de sa schizophrénie qui finit par se tuer.

Dans la même rue se trouve La Unión Chica, bar-restaurant mythique fréquenté dans les années 1980 par

Sur les murs du bar-restaurant Venezia, dans le quartier de Bellavista, des photos rendent hommage à Pablo Neruda, célèbre client. Une table porte également son nom.



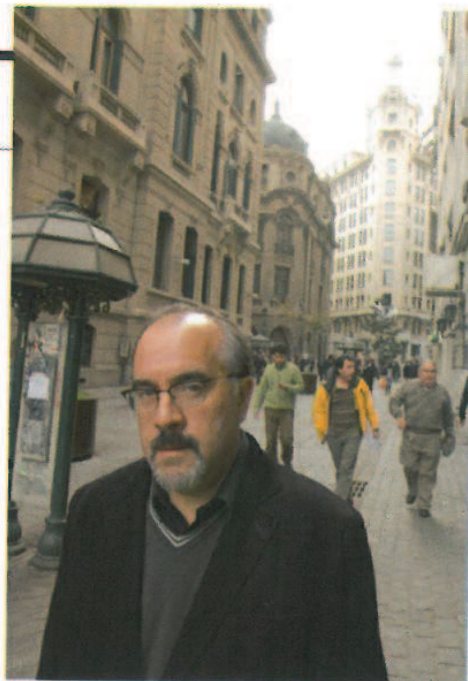
le poète Jorge Teillier et des romanciers comme Ramón Díaz Eterovic et Francisco Coloane. On peut y déguster un délicieux sandwich de *mechada* (viande de bœuf mijotée), de bifteck ou de jarret, ou alors une spécialité comme la *cazuela de ave* (soupe de légumes et de volaille), les tripes à la madrilène, le chevreau au four ou une marmite à l'espagnole. En accompagnement, je recommande un pichet de *borgoña* (vin rouge avec des morceaux de fruits) à la pêche ou à l'anone.

Après le déjeuner, je me rends à la Bibliothèque nationale, déplacée en 1925 dans un édifice néoclassique, pour chercher... un classique ou, peut-être, consulter une édition ancienne du poème fondateur de l'identité chilienne : *La Araucana* (1569), d'Alonso de Ercilla (1533-1594).

Je marche ensuite jusqu'à la rue San Diego, où il est possible de trouver plusieurs librairies atypiques. C'est le cas de celle de Luis «Paco» Rivano (*paco* signifie «flic» au Chili) qui, avant de devenir un célèbre romancier et dramaturge, était policier. Il vend désormais des livres «anciens et modernes», comme l'indique la façade de la librairie qui porte son nom.

À l'angle de la rue San Diego et de l'avenue Santa Isabel, derrière l'église de los Sacramentinos – inspirée du Sacré-Cœur –, se trouve la Plazoleta de los libreros, qui propose de nombreux ouvrages d'occasion.

À la recherche d'un peu plus de vie – ce qui est, pour moi, synonyme de littérature –, je me rends dans le quartier de Providencia. Au bar Rapa Nui, des jeunes lisent souvent de la poésie avant



Rue Nueva York, notre photographe a croisé l'écrivain chilien à succès Ramón Díaz Eterovic, auteur, entre autres, de *L'Obscure Mémoire des armes*.

que le gérant, Carlitos, ne se fatigue du brouhaha et de la fumée de cigarette, et ne prétende qu'il n'y a plus de bières.

Le vendredi, je vais au Chanco Seis, dans le quartier de Yungay. Géré par Juan Carlos Ramírez, ce bar invite de jeunes poètes pour des lectures.

Pour clore la soirée, je fais un petit tour dans les bars favoris de mes confrères écrivains pour partager une bière avec des connaissances. Mon favori, le Venezia, dans le quartier de Bellavista, était également le préféré de Neruda en son temps. Les murs sont tapissés de photos le représentant.

À défaut des rencontres espérées, je marche jusqu'à La Terraza, sur l'avenue Vicuña Mackenna, ou jusqu'à Las Lanzas, sur la place Ñuñoa. Il n'est pas rare d'y croiser des auteurs dévorant d'énormes sandwiches, engloutissant des pintes de bière et commentant – en bien ou en mal – le travail de leurs pairs. C'est ainsi que se termine ma journée, vers 3 ou 4 heures du matin, après de longues heures de conversation avec des écrivains, poètes et éditeurs, symboles vivants du présent littéraire du Chili et de son futur. □